

Jean-Marc Chatelain
Bernard Teyssandier

Présentation

L'exhumation de textes antiques oubliés, la reconquête des langues anciennes (restauration du latin classique contre celui de la scolastique, redécouverte du grec, étude de l'hébreu), le travail philologique d'amendement et d'établissement des œuvres léguées par la tradition, l'effort de fixation et de diffusion du savoir par l'instrument nouveau de l'imprimerie, tels sont quelques-uns des traits bien connus par lesquels se manifeste dans l'Occident de la Renaissance un mouvement général d'expansion de la culture. La bibliothèque devient alors un enjeu de première importance et le centre de toutes les attentions : elle requiert évidemment celle des lettrés, pour qui elle constitue désormais l'outil indispensable de tout travail intellectuel, mais elle est tout autant une préoccupation des monarques et des princes, qui en font un symbole de leur puissance. Elle devient même le terme d'une revendication éthique : à la suite de Pétrarque, nombre de grands lettrés destinent leur bibliothèque privée à leur survivre en se transformant en institution publique, rentrant alors dans la définition du « bien commun » d'une République des Lettres où le rapport au livre fonde le principe de citoyenneté, tandis qu'on voit un nombre croissant d'humanistes, des Italiens Ange Politien et Francesco Filelfo à Rabelais ou au grand collectionneur français du XVI^e siècle Jean Grolier, adopter pour ex-libris la formule conventionnelle *et amicorum* en s'inspirant du passage de la vie de Virgile par Donat où il était raconté que le grand poète latin avait fait de sa bibliothèque non pas une possession égoïste, mais un bien partagé avec ses amis. La bibliothèque rentre ainsi dans l'économie humaniste de la gloire : elle participe au travail d'immortalisation de l'individu (*anch'io sono Virgilio*, pourrait-on dire) en même temps qu'elle s'impose comme l'un des lieux où s'éprouve l'idéal d'une vie bonne que désigne l'amitié, entendue à la manière antique.

La Renaissance constitue par conséquent un moment décisif pour les bibliothèques non seulement pour l'histoire de la constitution des collections telles qu'elles sont parvenues jusqu'à nous, mais aussi du point de vue de la conception du rassemblement des livres, de la signification qu'on accorde au geste de les réunir et de les ordonner en une unité supérieure qui excède leur diversité. De là un double héritage : matériellement, il est celui des livres transmis dans une quantité ignorée

des périodes plus anciennes ; intellectuellement, il est fait de tous les discours théoriques, éthiques, politiques, dont la bibliothèque fait l'objet. C'est aux différentes manières dont on a cherché à l'époque moderne à régler cet héritage qu'est principalement consacré le présent numéro : il réunit les actes du colloque « Gabriel Naudé et l'idée des bibliothèques à l'âge classique » organisé à Troyes les 7 et 8 juin 2007 par l'Université de Reims Champagne-Ardenne, auxquels sont ajoutées quelques contributions supplémentaires qui permettent de replacer ce moment particulier dans la longue durée des pratiques et des représentations, tout en faisant apparaître le XVII^e siècle comme un point d'observation privilégié pour penser les modes de transmission anciens, repérer l'apparition de nouvelles catégories dans l'ordre des savoirs, envisager la modernité d'un moment historique autrement que dans une perspective téléologique, comme un point vers lequel tout le passé convergerait nécessairement, où s'effaceraient toutes ses différences et seraient résolues toutes ses tensions.

Dans la tradition occidentale, la récupération de cet héritage et la formulation d'une « idée » des bibliothèques se sont longtemps faites dans deux cadres discursifs privilégiés : d'un côté l'incessante reprise du mythe de la bibliothèque d'Alexandrie, remémoration d'un modèle antique sous forme d'éloge beaucoup plus que de véritable discours historique, de l'autre – mais de manière plus sporadique – la proposition d'une mystique du livre dont les thèmes principaux furent réunis au milieu du XIV^e siècle par l'évêque de Durham Richard de Bury dans son *Philobiblion*.

L'ambition des Ptolémées avait consisté à réunir la totalité des savoirs du monde dans un lieu dédié à la Mémoire – les neuf Muses étant elles-mêmes filles de Mnémosyne. Le but poursuivi par ces souverains, qui furent sans conteste plus rois que philosophes, n'était ni de transmettre la sagesse ni d'enseigner une doctrine, encore moins de faire école : leur projet, plus pragmatique que spéculatif, plus symbolique que dogmatique, visait avant tout à l'hégémonie. Il s'agissait, dans un but politique pleinement assumé, d'édifier dans l'enceinte d'un palais une bibliothèque d'État suffisamment grande pour réunir, au terme d'une très vaste campagne de transcription et de traduction, tous les livres de tous les auteurs du monde habité. Alexandrie devenait ainsi le lieu de convergence des savoirs et le centre d'un hellénisme universel, aux dimensions mêmes du territoire sur lequel les Lagides cherchaient à asseoir leur pouvoir. À ce titre, si ce projet de bibliothèque illustre bien le triomphe de l'érudition, il repose aussi et peut-être surtout sur le prestige conféré à une culture, à une *paideia*, non pas véritablement dans le sens d'une éducation spécifique ou d'un système philosophique particulier, mais dans celui d'un absolu de l'esprit et d'un idéal collectif. Dans sa capacité à fédérer, au-delà des frontières et par delà l'histoire, l'ensemble des savants et des lettrés, Alexandrie témoignait de son ancrage dans une civilisation qui se pensait elle-même comme la seule capable de rassembler les autres, comme la seule appelée à placer tous les savoirs du monde sous sa protection, comme l'Élue entre toutes :

Ce qui unit tous les Grecs sans exception, Grecs de la Grèce propre, émigrants essaimés du désert de Libye, aux steppes d'Asie centrale, Barbares enfin récemment hellénisés, c'est le fait de chercher à se conformer à un même idéal d'humanité, le fait d'avoir reçu la même formation orientée à cette fin commune – la même éducation. [...] Pour les hommes de cet âge, la culture personnelle, telle que l'éducation classique permet de l'acquérir, apparaît comme « le bien le plus précieux qui soit donné aux mortels » : la formule reprise par Platon est de Ménandre ; elle sera constamment répétée dans les mêmes termes, huit siècles durant, jusqu'à ces lointains mais fidèles héritiers que sont le païen Libanios ou saint Grégoire de Nazianze. [...] Sans doute un tel mysticisme n'était pas professé de façon consciente et avec une foi aussi intrépide par tous les lettrés ; mais quelque chose irradiait, plus ou moins, sur la culture de tous : chose divine, passe-temps céleste, noblesse de l'âme, la *paideia* se revêtait d'une sorte de lumière qui lui conférait une imminente dignité, d'ordre proprement religieux.¹

En communiant à cet idéal, voire en cherchant à s'en présenter comme la réalisation absolue, la bibliothèque d'Alexandrie devenait un exemple infiniment répétable dans l'histoire, s'imposant comme le symbole d'une construction dévolue à l'« héroïsation par la culture² ». On comprend dès lors la récurrence de ce modèle dans le discours sur les bibliothèques à la Renaissance : il participe activement à l'élaboration de l'image du Prince en permettant de désigner de manière inséparable un mouvement de dévolution de la monarchie du monde (*translatio imperii*) et un mouvement de transmission de la culture (*translatio studii*).

C'est sur de tout autres principes que repose la vision de la bibliothèque que propose Richard de Bury dans le *Philobiblion* : tout y procède d'une allégorie mystique du règne de Dieu. Miroir d'un ordre intemporel et parfait, la bibliothèque, bien que de fabrique humaine, reflète un ordre transcendant, instauré de toute éternité par le Dieu d'Abraham. Le livre est le plus précieux des biens dans la mesure où il offre à l'homme la possibilité de retrouver la ressemblance qui l'unit à son Créateur, de s'éprouver comme image de son prototype divin, selon un projet spirituel qu'avait déjà exprimé très fortement Hugues de Saint-Victor dans son *Didascalicon* :

Le Sauveur exerça le métier d'écrivain, lorsqu'en s'inclinant il écrivit sur la terre avec son doigt, afin que personne, quelque noble qu'il fût, ne dédaignât de faire ce qu'il avait vu exécuter par la sagesse de Dieu le père. Ô grandeur singulière de l'écriture, qui force le créateur de l'univers à se courber pour la fabriquer !³

¹ H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Éd. du Seuil, 1948, t. I, p. 153-154 et 156.

² *Ibid.*, p. 155.

³ Richard de Bury, *Philobiblion*, trad. Br. Vincent, Paris, Parangon, 2001, p. 103.

Fondé sur l'idée d'un Dieu écrivain et une allégorie généralisée du livre⁴, le discours sur la bibliothèque se développe dans une multiplication des métaphores : châsse, reliquaire, tabernacle, et, raison ultime de toutes ces images, arche d'alliance :

Quant aux armoires bien fabriquées où les livres peuvent être conservés en toute sûreté sans craindre aucun dommage, le très doux Moïse nous en instruit au trente-et-unième chapitre du Deutéronome : « Prenez ce livre, dit-il, et mettez-le à côté de l'arche d'alliance du Seigneur votre Dieu. » Ô lieu délicieux et convenable pour une bibliothèque que cette arche faite du bois de l'impérissable Setim, et recouverte d'or de tous côtés !⁵

Comme les images dont sont remplis les récits bibliques, le monde humain des livres devient sous la plume de Richard de Bury un vaste signe de la présence de Dieu et la bibliothèque, par conséquent, l'espace privilégié de la théophanie :

Vous êtes l'arche de Noé, l'échelle de Jacob [...] ; vous êtes les pierres de témoignage, les pots de terre vides servant de support aux lampes de Gédéon, la panetière de David d'où sont tirées les pierres très polies propres à tuer Goliath. Vous êtes les vases d'or du temple, les armes de la milice cléricale, qui rendent impuissantes celles du méchant ; oliviers fertiles, vignes d'Engaddi, figuier qui ne saurait se dessécher, lampes ardentes.⁶

Par delà le fossé qui les sépare, l'éloge d'Alexandrie et l'analogie de la bibliothèque avec l'arche sainte ont en commun de penser la bibliothèque sur fond d'autre chose qu'elle-même. Elle est dans l'un et l'autre cas le signe d'un ordre transcendant, qu'il soit celui de Dieu ou celui de la puissance universelle des souverains Lagides : conception que nous pourrions donc qualifier de « figuraliste », au sens où la bibliothèque est *figure* de cet ordre à partir duquel son projet prend sens et auquel elle a pour fonction de renvoyer.

À partir de la fin du XVI^e siècle, cette représentation commence à rencontrer de fortes résistances et à céder du terrain devant de nouvelles formes de considération de la bibliothèque qui vont bientôt prendre le pas sur elle, même s'il n'y a jamais, en ces matières, de départ tranché entre des époques différentes. La raison en est sans doute que les divergences conceptuelles que repèrent les historiens des idées et à partir desquelles ils élaborent leurs périodisations ne se tiennent que très rarement dans un rapport d'opposition terme à terme, comme le seraient les arguments d'un débat polémique. Les contours sont ici plus flous et la modernité d'une époque ne sort pas toute casquée du temps qui passe. C'est ce que la composition du présent volume a voulu également rendre sensible dans le moment même où l'accent

⁴ Sur cette tradition allégorique, voir H. Blumenberg, *La Lisibilité du monde*, trad. P. Rusch et D. Trierweiler, Paris, Éd. du Cerf, 2007.

⁵ Richard de Bury, *op. cit.*, p. 113.

⁶ *Ibid.*, p. 22.

principal était mis sur l'avènement de modèles nouveaux de la bibliothèque aux XVII^e et XVIII^e siècles. La conception traditionnelle qui fait de la bibliothèque le symbole d'un ordre transcendant de l'être et du monde, garde ses droits et dispose longtemps de défenseurs de premier ordre. On ne saurait en effet assez souligner l'influence qu'a exercée la *Bibliotheca selecta* du jésuite Antonio Possevino dans un monde catholique où les collèges de la Compagnie de Jésus en vinrent à former le plus dense et le plus puissant réseau d'enseignement et de transmission du savoir. De même, on ne peut négliger, sous le prétexte qu'on y trouve une apologie de l'autodafé devenue fort peu « politiquement correcte », l'importance du *Musei, sive Bibliothecæ tam privatæ quam publicæ extractio, instructio, cura, usus* du P. Claude Clément, paru à Lyon en 1635. Il serait trop facile de le reléguer au rayon des contretemps : la réalité est que le jésuite Clément est l'exact contemporain du libertin Naudé et qu'il témoigne avec une force incontestable d'une modernité de l'ancien (paradoxe qui n'en est plus un dès lors qu'on prend au sérieux le mot de *tradition*). Rien n'est plus remarquable à cet égard que les pages consacrées par Clément au décor des bibliothèques : question secondaire chez Naudé, centrale chez Clément, parce que remplir la bibliothèque de représentations allégoriques, en faire un monde de symboles, est manière de rappeler et vérifier qu'elle est elle-même un symbole du monde, pris dans les desseins de la Providence divine. En un mot, la bibliothèque est un temple. L'image de Richard de Bury reste donc pleinement valide : l'analogie de l'arche est toujours opérante.

Dans de telles conditions, la modernité des XVII^e et XVIII^e siècles n'est pas ce qui se dégage au terme d'un tri entre le bon grain du nouveau et l'ivraie de la tradition, mais elle est plutôt le champ entier des tensions qui mettent à mal toute possibilité de réduire l'idée de bibliothèque à la marche forcée d'une seule et même conviction : au point même qu'on pourra, au XVIII^e siècle, inventer des formes de bibliothèque tournant délibérément le dos à toute entreprise de savoir et revendiquant pour seul critère de réunion la rareté, soit une loi de dispersion. Mais avant l'invention paradoxale de la « bibliophilie » et la découverte d'un plaisir ironique de la collection, l'âge classique des bibliothèques est principalement régi par deux grandes polarités. Les uns, comme Possevino ou Clément, regardent vers Rome – regard extatique vers la Ville éternelle ; les autres, tels Naudé, regardent vers Londres – regard historique vers une cité récente, où le pouvoir est temporel et dont l'autorité intellectuelle tient alors au remarquable rayonnement de l'œuvre du chancelier Francis Bacon dans l'Europe entière. C'est sous l'inspiration manifeste de Bacon que Naudé conçoit le projet d'une bibliothèque qui soit non seulement collection de livres, mais aussi représentation historique du savoir : son *Avis pour dresser une bibliothèque* de 1627 ne se veut que la préfiguration d'une telle entreprise, qu'il annonce dans ses dernières pages sous le titre de *Bibliotheca Memmiana*. Et c'est ce même projet baconien qu'on retrouve au fondement de toutes les grandes réalisations bibliographiques qui s'épanouissent en Europe à partir des années 1680, tout particulièrement en Allemagne où le projet baconien

d'une « histoire du savoir » (*historia literaria*) exerça une influence plus profonde que partout ailleurs⁷.

Sans doute serait-il abusif de n'envisager la présentation que donne Naudé de sa *Bibliotheca Memmiana* à venir (et jamais advenue) que comme l'application d'une lecture de Bacon : la profession finale de scepticisme, en vertu de laquelle « l'histoire très ample et particulière des lettres et des livres » agira en dernière instance comme une démonstration du « bon droit des pyrrhoniens fondé sur l'ignorance de tous les hommes⁸ », doit davantage à Montaigne et à une philosophie qui voit dans le temps non pas une puissance d'accumulation et de sédimentation du savoir, mais une force d'érosion qui sape toute prétention humaine à la fixation d'une vérité et ramène sans fin l'effort de connaissance au néant de l'ignorance – travail d'évidement dont témoigne aussi à sa manière, au XVIII^e siècle, le renversement du mythe biblique de la bibliothèque antédiluvienne en construction critique de l'esprit humain. Il en va là de la signification que l'on accorde à l'histoire : sur sa positivité, les baconiens de la stricte observance construiront une bibliothèque qui aidera à s'orienter et permettra de trouver dans l'immense tapis des livres la figure d'une culture ; sur sa négativité, les baconiens déniés à la manière de Naudé fonderont le projet d'un instrument critique où l'accumulation des livres devient le moyen de leur relativisation. D'où l'on pourrait conclure que l'idée naudéenne de la bibliothèque trouvera sa réalisation la plus accomplie en 1697 dans le *Dictionnaire* de Bayle, justement dit *historique et critique*.

Jean-Marc Chatelain
Bibliothèque nationale de France

Bernard Teyssandier
Université de Reims Champagne-Ardenne

⁷ Sur le rayonnement du programme envisagé par Bacon, voir le récent volume collectif dirigé par Fr. Grunert et Fr. Vollhardt, *Historia literaria. Neuordnungen des Wissens im 17. und 18. Jahrhundert*, Berlin, Akademie Verlag, 2007.

⁸ G. Naudé, *Avis pour dresser une bibliothèque*, éd. B. Teyssandier, Paris, Klincksieck, 2008, p. 338-341.